

LES RECITS DE GUERRES DE VERONIQUE TADJO ET AHMADOU KOUROUMA : PENSER LA GUERRE POUR PANSER LES TRAUMATISMES

KOUASSI KOFFI DENIS

Université Alassane Ouattara

Kouassidenis206@yahoo.fr

Résumé

Cette contribution soutient que les romans de Véronique Tadjo et d'Ahmadou Kourouma sont vus comme des moyens de guérir et de panser les traumatismes de la guerre. Les deux auteurs utilisent, en effet, la fiction fragmentée pour explorer les effets dévastateurs de la guerre sur les individus et les sociétés. Aussi la contribution analyse-t-elle les thèmes communs des romans interrogés tels que la violence, la destruction, la perte de repères et l'effondrement des structures sociales. Ces thèmes servent, en outre, à mettre en évidence les conséquences psychologiques et émotionnelles de la guerre. En tout état de cause, l'article conclut que les romans de Véronique Tadjo et d'Ahmadou Kourouma offrent une réflexion profonde sur les ravages de la guerre et permettent de mieux comprendre les traumatismes qui en découlent tout en ouvrant la voie à la guérison et à la reconstruction des individus et des sociétés.

Mots clés : *penser, panser, guerre, traumatisme, conséquences psychologiques, société.*

Summary

This contribution argues that the novels of Veronique Tadjo and Ahmadou Kourouma are seen as means of healing and bealing the trauma of war. The two authors use, in fact, fragmented fiction to explore the devastating effects of war on individuals and societies. The contribution also analyzes the common themes of the novels surveyed such as violence, destruction, loss of bearings and the collapse of social structures. These themes further serve to highlight the psychological and emotional consequences of war. In any case, the article concludes that the novels of Veronique Tadjo and Ahmadou Kourouma offer a profound reflection on the ravages of war and allow us to better understand the traumas that result from it while paving the way for healing and to the reconstruction of individuals and societies.

Key words: *thinking, dressing, war, trauma, psychological consequences, society.*

Introduction

Une lecture attentive de l'histoire littéraire de l'Afrique révèle que l'évolution de la production artistique, en général et la production romanesque en particulier, suit la dynamique de l'actualité sociale. Celle-ci est émaillée, depuis le début des années quatre-vingt-dix, par des guerres fratricides sans précédent aux conséquences cataclysmiques dont

se sustentent certains romans africains. Les dernières en date sont le génocide du Rwanda, la guerre civile du Libéria et la récente crise ivoirienne. Ces guerres sont savamment relayées par Véronique Tadjo et Ahmadou Kourouma respectivement dans leurs romans *L'Ombre d'Imana* (Abidjan, Edilis, 2008), *Allah n'est pas Obligé* (Paris, Seuil, 2000) et *Quand on refuse on dit non* (Paris, Seuil, 2004). L'écriture de la guerre apparaîtrait donc comme une thématique de sensibilisation pour toucher la conscience des acteurs et les amener à prendre un recul réflexif sur les dangers de la guerre. Pour y parvenir, les romans de Véronique Tadjo et d'Ahmadou Kourouma susmentionnés vont constituer une panacée dorée eu égard aux atrocités des crises qu'ils fustigent pour appeler à la réflexion. Les romanciers convoqués pensent donc tremper leurs plumes dans les profondeurs des conséquences néfastes de la guerre pour espérer panser ces grandes entailles ouvertes en Afrique depuis ces dernières décennies.

Comment, par le roman, les auteurs s'y prennent-ils pour amener à prendre conscience du danger que constitue la guerre, frein de tout développement du continent africain ? Quelles conséquences dramatiques les guerres entraînent-elles sur les populations africaines ? Suivant quelles modalités les auteurs parviennent-ils à conjurer ce mauvais sort qu'est la guerre jeté sur le continent ? La démarche s'appuiera sur les acquis de la critique psychanalytique pour lire l'état d'esprit des victimes et de la sociocritique pour montrer le lien entre la société et la littérature deux entités inséparables en vue de répondre à ces préoccupations.

1. Panorama des guerres en Afrique : entre mauvaise gouvernance, gestion égocentrique et confiscation des pouvoirs

Aucune guerre en Afrique, voire partout ailleurs dans le monde, ne naît *ex nihilo*. À l'image des grandes guerres qui ont secoué le monde (les deux grandes guerres mondiales, la crise israélo-arabe, les guerres de sécession américaine, la guerre civile en Espagne, les mouvements révolutionnaires en Chine, la guerre en Ukraine et aujourd'hui au Proche-Orient...) nées des accords sur les désaccords humains, celles qu'ont vécues le Rwanda, le Libéria et la Côte d'Ivoire ont des origines bien spécifiques et distinctes. Mais avant de plancher sur la genèse fondamentale de ces guerres dans ces parties de l'Afrique, qu'entend-on, réellement, par le terme guerre ? Selon Gaston Bouthoul, grand apôtre

de la polémologie¹, « La guerre est la lutte armée et sanglante entre groupements organisés » (1989 : P. 9). Il ressort de ce point de vue que pour qu'il y ait guerre, il faut un rapport de coprésence entre des parties qui s'affrontent dans un combat avec des armes au terme duquel il y a une coulée de sang. La guerre est donc une situation de trouble sociale dans laquelle les hommes s'exprimeraient sans faire appel à la raison mais privilégient la violence armée comme le seul argument, voire la seule alternative de conviction. Le sang, ce carburant vital pour les hommes, coule toujours sur le théâtre des opérations tout en les livrant, du coup, en pâture à la désolation. Dès lors, la guerre rend ses auteurs schizophrènes c'est-à-dire qu'elle les rend incapables d'interpréter le réel social avec les autres. Ce qui leur fait tenir des discours bizarres, incendiaires à la limite délirants eu égard aux troubles comportementaux. Qu'est-ce qui expliquent alors les guerres que le Rwanda, le Libéria et la Côte d'Ivoire ont traversées ces dix dernières années ?

Une analyse approfondie des romans convoqués indique que l'origine des guerres dans ces trois pays africains susmentionnés est multiforme. Dans *L'Ombre d'Imana* de Véronique Tadjo par exemple, la crise rwandaise, au-delà des raisons identitaires et politiques qui ont opposé les Hutus et Tutsis, est fondée sur des préjugés historiques. En témoigne cet extrait : « Une des raisons pour lesquelles les Tutsis ont été pourchassés vient des hypothèses évoquées par des historiens européens, belges en particulier, qui, vers la fin du XIX^e siècle, leur attribuèrent une appartenance étrangère » (P. 32). En somme, les considérations de certains Européens sur l'origine étrangère des Tutsis ont contribué à exacerber la tension au Rwanda. Les conséquences sur le plan social ont été des plus catastrophiques. Il y a eu des milliers de morts et l'on a même parlé de génocide rwandais. Ces tueries massives liées aux brouilles imaginaires de l'homme sur son semblable créent plus de désagréments et nécessitent que les différentes positions soient reconsidérées pour appeler à réfléchir sur la condition humaine. En tout état de cause, « La guerre est horrible en soi et cause beaucoup de misère (...) ; elle est commune à tous les êtres » (Héraclite, 1989 : P. 24) le reconnaissait Héraclite. Pour Aristote, « La guerre est la mère de toutes choses » (*Ibidem*). De ces deux positions, l'on relève que quelle que soit sa teneur, la guerre a toujours existé et existera toujours dans la vie des hommes avec les mêmes effets désastreux. Dans une étude portant sur la guerre

¹Science de la guerre.

et la rhétorique de la violence dans le roman africain contemporain, Clément Effoh Ehora impute, selon cette étude sur le roman de Véronique Tadjo, l'origine du génocide rwandais à la violence idéologique orchestrée par les mots d'ordre outranciers de *l'Hutu Power*, un mouvement extrémiste. Pour lui, derrière cette violence idéologique se cacherait un mensonge criant relayé par les fanatiques de l'extrémisme : « En fait, la violence idéologique s'abrite toujours derrière le mensonge ; elle a besoin d'une propagande qui sert et aide à la justifier auprès de ceux qu'elle veut mettre à sa disposition » (Ehora, 2012 : P. 77). Le roman de Véronique Tadjo le mentionne éloquentement dans cet extrait :

(...) Quand le Président² est mort, on nous avait dit que les Tutsis l'avaient tué mais que s'ils voulaient venir ici, ils ne trouveraient plus aucun de leurs complices vivants. Ils ne trouveraient plus personne pour les aider à tuer les Hutus. Il fallait riposter ; se défendre. Il fallait faire échouer le complot tutsi. Il fallait aussi se débarrasser des Hutus qui parlaient comme des Tutsis, les amoureux du FPR. Dans les meetings, les conseillers disaient : « ou bien vous les tuez ou bien c'est vous qui serez tués » [...] le nettoyage devrait être absolument total. A la radio on entendait que la tombe n'était pas encore remplie, qu'il fallait remplir. (P. 116-117).

Ainsi qu'on le voit, une des raisons qui a poussé aux massacres des Hutus par les Tutsis est ce préjugé suicidaire non fondé distillé par une frange de la population rwandaise à travers l'usage du pronom indéfini « on ». De fait, en employant ce pronom, l'on ne dit pas exactement qui dit de faire quoi ou, du moins, ne donne pas clairement les motifs de l'attaque des uns et des autres. L'ambiance est entretenue par un flou de suspicion où l'important est de tuer pour sauver sa peau et sauver sa communauté. Comme tel, la crise rwandaise, quel que soit le motif évoqué pour expliquer son origine, a été l'un des désastres humanitaires jamais égalés en Afrique. À l'instar de cette guerre fratricide rwandaise, celle qu'a vécue le Libéria mérite une attention particulière vu qu'elle a également une origine.

L'origine de la guerre libérienne est purement politique. Elle semble avoir été occasionnée par le désir excessif du président Samuel Doe, parvenu au pouvoir par un coup d'état, de conserver ce pouvoir par tous les moyens avec ses sbires. Cette intention malveillante du président putschiste suscite une vague de factions armées composées en majorité

²Il s'agit, ici, du président Juvénal Habyarimana assassiné au décollage de son avion au Rwanda.

d'enfants soldats qui sillonnent le pays en semant la désolation parmi la population civile. Ces factions armées sont dirigées selon la terminologie de Birahima l'enfant soldat et héros dans *Allah n'est pas obligé* d'Ahmadou Kourouma par des chefs de guerre qualifiés de bandit : « Il y avait au Libéria quatre bandits de grand chemin : Doe, Taylor, Johnson, El Hadji Koroma, et d'autres fretins de petits bandits » (p. 49). Ces bandits, dans leur quête inlassable de suprématie et d'extension de leur pouvoir, prennent la société libérienne en otage en faisant main basse sur tous les biens public et privé livrant ainsi la population à la paupérisation et à la misère. La psychose se généralise et la phobie de la mort entretenue par les terribles enfants soldats hante les populations qui ne savent pas ou plus à quel saint se vouer tant à domicile qu'en voyageant. En témoigne ce passage :

C'est pourquoi on trouve tout à des prix cadeaux au Libéria. De l'or au prix cadeau, du diamant au prix cadeau, des 4x4, cadeau, des pistolets et des kalachnikovs ou kalach, cadeau, tout et tout au prix cadeau. [...] Les enfants-soldats décoiffaient, déshabillaient, déchaussaient chacun. Si le caleçon était beau, le prenaient. Les habits étaient mis à côté en tas : celui des chaussures, celui des coiffures, des pantalons, des caleçons. Le passager totalement nu essayait s'il était un homme de mettre la main maladroitement sur son bangala en l'air, si c'était une femme sur son gnoussou-gnoussou. (Idem, p.50-55).

En somme, la chienlit qu'entraîne la guerre constitue pour ses seigneurs un moyen privilégié de s'adonner à cœur joie à toutes les formes de plaisir et de passion possibles. C'est pourquoi la guerre est nocive pour tous ceux qui en sont les victimes. Éliane Tonnet-Lacroix a donc raison de dire que « la guerre exploite les pulsions les plus irrationnelles de l'homme et elle est définie elle-même comme un crime passionnel. Elle crée un ordre tyrannique par lequel l'individu se trouve asservi et dégradé » (Tonnet-Lacroix, 1993 : P. 37). Aussi, tout comme dans les deux pays susmentionnés, la crise ivoirienne a-t-elle une genèse.

La tentative de putsch entamé dans la nuit du 18 au 19 septembre 2002 en Côte d'Ivoire par des jeunes soldats, originaires pour la plupart du nord du pays, va se muer en une rébellion armée. Cette rébellion a été émaillée, pendant les dix ans qu'elle a durés, d'affrontements sanglants et meurtriers entre l'armée loyaliste et les rebelles. L'origine de cette crise est à la fois politique et identitaire. Le volet identitaire de la crise est surtout entretenu par le concept d'Ivoirité inventé par le président Henri Konan Bédié. Pour lui, « L'Ivoirité concerne en premier les peuples enracinés en Côte d'Ivoire mais aussi ceux qui y vivent en partageant nos

valeurs (...) L'Ivoirité est la synthèse culturelle entre les ethnies habitant la Côte d'Ivoire » (Boa, 2015 : P. 146). Cette manière d'entrevoir le concept a été galvaudé et, en lieu et place d'un concept fédérateur voulu par son concepteur, l'Ivoirité fait couler beaucoup d'encre et de salive en divisant les Ivoiriens. Certains intellectuels ivoiriens parlent même de catégorisation des Ivoiriens. Tous les mensonges que font entourer les détracteurs de l'Ivoirité débouchent sur un autre c'est-à-dire la xénophobie. Pour les opposants au concept, l'Ivoirité rime avec la xénophobie c'est-à-dire la haine des étrangers. Au-delà des étrangers, ils vont même arguer que l'Ivoirité est créée pour contrer politiquement certains hauts cadres du nord de la Côte d'Ivoire dans leur velléité de briquer la magistrature suprême. Il s'agit, ici, du premier ministre Alassane Ouattara. Autrement dit l'Ivoirité serait contre les ressortissants du nord du pays. Selon certaines sources, l'Ivoirité a atteint son paroxysme à l'avènement du président Laurent Gbagbo au pouvoir. C'est ce que semble dire l'un des personnages d'Ahmadou Kourouma dans *Quand on refuse on dit non* à travers ces propos :

Les Bétés sont fiers d'avoir plein d'Ivoirité ; ils parlent toujours de leur Ivoirité (ivoirité : notion créée par des intellectuels, surtout bété, contre les nordistes de la Côte d'Ivoire pour indiquer qu'ils sont les premiers occupants de la terre ivoirienne. Les Bétés n'aiment pas les Dioulas comme moi parce que nous sommes opportunistes, versatiles et obséquieux envers Allah (...)) Les Bétés ont commencé à chasser les Dioulas et à reprendre les terres de pays bété quand Gbagbo est monté au pouvoir par des élections contestées. (P. 16).

Dans un tel contexte, visiblement, la crise ivoirienne vire dangereusement vers des considérations politico-identitaires difficilement maîtrisables où l'on estime également qu'il faut reprendre les élections pour permettre à tout le monde de se présenter. Tous ces facteurs mis ensemble ont contribué à accentuer la crise avec des conséquences suicidaires et, à l'appui, des centaines de victimes.

En fin de compte, la guerre qu'ont connue ces trois pays tire son origine, à quelques différences près, des incompréhensions d'ordre politique, identitaire et idéologique que les enfants de ces pays pouvaient surmonter pour éviter ces tueries massives constatées. Dans tous les cas et quoiqu'on dise, ces guerres vécues ont porté un coup fatal aux différents systèmes sécuritaires mis en place par ces pays eu égard aux conséquences relevées plus haut. Au demeurant, la guerre, même si elle est liée à l'existence humaine, entraîne toujours un désastre humanitaire aux conséquences tragiques. Ce fait constitue une source d'inspiration

scripturale et une aubaine que saisissent les écrivains notamment les romanciers contemporains qui usent des mots pour tenter de guérir ces douloureux maux que suscite la guerre sur la société.

2. Guérir les maux par les mots

L'un des rôles assignés au romancier dans la société est le dire par les mots. En racontant par les mots les effets pernicioeux de la guerre, le romancier prend part à la sensibilisation des acteurs de la guerre pour qu'ils arrêtent ce désastre humanitaire. De fait, la guerre fait des ravages et le meilleur moyen de la fustiger est la dénonciation. Celle-ci se fait par les mots. Le faisant, les romanciers qui se donnent cette peine, pensent les maux des victimes à travers les mots pour espérer les soulager de leurs maux. La vie, en tant qu'ensemble des forces qui résistent à la mort, a besoin d'être protégée ; elle est sacrée, c'est pourquoi nul n'a le droit d'en priver son semblable. Faisant allusion à l'écriture de l'après-guerre mondiale, Blanche Cerquiglini écrit :

Les auteurs qui écrivent pour raconter ce qu'ils ont vécu durant la Seconde Guerre mondiale n'écrivent pas des romans mais des récits ; ils posent des questions fondamentales, qui seront reprises par les romanciers contemporains : le roman est-il porteur d'une vérité, peut-il exprimer d'une autre façon la souffrance et la réflexion sur l'horreur (Cerquiglini, 2012 : P. 284) ?

Ce point de vue peut valablement s'appliquer à Véronique Tadjo dans la présente étude même si elle n'a pas vécu en direct le génocide rwandais. Son texte *L'Ombre d'Imana* colle à la réalité telle que relevée par Blanche Cerquiglini d'autant plus qu'il est un récit de voyage. Le voyage fait au Rwanda, les témoignages recueillis et la visite de certains sites lui ont permis d'écrire son roman. Véronique Tadjo dévoile, d'ailleurs, ses intentions une fois sur le sol rwandais : « Que mes yeux voient, que mes oreilles entendent, que ma bouche parle. Je n'ai pas peur de savoir. Mais que mon esprit, au grand jamais, ne perde de vue ce qui doit grandir en nous : l'espoir et le respect de la vie ». (P. 18). Pour notre part, nous pensons que ce rêve, longtemps caressé, s'est réalisé dans la mesure où *L'Ombre d'Imana* a pu voir le jour après le séjour de son auteur au Rwanda.

En tout état de cause, la guerre, qu'elle se soit déroulée au Libéria, en Côte d'Ivoire ou Rwanda, a laissé une empreinte indélébile dans l'histoire de ces différents pays. Le corollaire immédiat est l'affliction, la désolation et les meurtrissures que les habitants de ces pays

ont subies. Dans *Allah n'est pas Obligé* d'Ahmadou Kourouma, par exemple, l'auteur, décrit dans les moindres détails la scène d'assassinat du présent Samuel Doe. Ce qui marque à vie ses partisans et même le lecteur lambda :

C'est toi le président du Libéria qui fais la guerre pour rester président, toi un homme du démon ! Un homme guidé par le démon. Tu veux par les armes rester président. Président de la République, le président de tous les Libériens. (...) Il le prit par les oreilles (...). Il lui coupa les oreilles, (...) Plus le sang coulait, plus Johnson riait aux éclats, plus il délirait. Le prince Johnson commanda qu'on coupe les doigts de Samuel Doe, (...) il lui fit couper la langue. Dans un flot de sang, Johnson s'acharnait sur les bras, l'un après l'autre. Lorsqu'il voulut couper la jambe gauche, le supplicé avait son compte : il rendit l'âme. (P. 136).

La gravité de la scène décrite commande que les différents acteurs des guerres africaines prennent conscience du danger que peut comporter la conservation abusive du pouvoir. Ce n'est donc pas sans fondement lorsqu'Adrienne D. Hytier déclare : « La littérature de guerre reflète la société dans ses aspects les plus variés, sociaux, moraux, psychologiques et technologiques » (Hytier, 1989 : P. 16). Il importe donc que les hommes politiques fassent preuve de bon sens et gèrent le pouvoir politique dans le strict respect des textes qui régissent le fonctionnement des pays africains. Le spectacle de la mort du président Samuel Doe, la douleur ressentie lors de son meurtre et l'atrocité de sa mort font partie malheureusement des maux qui gangrènent l'Afrique et qu'il faut dénoncer avec la dernière énergie scripturale des mots pour éviter au continent de telles situations graves. Le poids des maux est tel que seul l'usage des mots peut amener à résipiscence. Frantz Fanon embouche, d'ailleurs, la trompette en encourageant les intellectuels africains à se saisir de bonnes actions et à se préoccuper de la construction nationale :

La chose la plus urgente aujourd'hui pour l'intellectuel africain est la construction de sa nation... Loin de l'éloigner des autres nations, c'est la libération nationale qui rend la nation présente sur la scène de l'histoire. C'est au cœur de la conscience nationale que s'élève et se vivifie la conscience nationale. (Fanon, 1989 : PP. 160-161).

Les romanciers interrogés, en tant qu'intellectuels africains, ne visent que le projet de construction, voire de reconstruction des nations africaines. C'est pourquoi ils emploient des mots pour sensibiliser sur les dangers de la guerre dans l'optique de guérir les pays de ces conflits fratricides. Dans la douleur des mots, ils estiment qu'il est temps de

renoncer aux dangers des maux liés à la guerre pour bâtir les sociétés africaines où il fait bon vivre. Ils semblent dire, à travers les mots, que la guerre n'est pas un bon ciment pour construire une nation. Ils invitent, pour ainsi dire, les Africains à s'approprier les vertus de la paix pour guérir de leurs maux. Pabé Mongo invite, pour sa part, dans cette prophétie, ses frères africains à se départir des grands problèmes qui empêchent l'Afrique d'amorcer le développement :

Si nos aînés étaient essentiellement préoccupés par la reconnaissance de l'identité, je dirais que nous sommes les écrivains des sept plaies de l'Afrique : la faim, la sécheresse, l'endettement, la détérioration des termes de l'échange, la maladie, la poubellisation, les dictatures, le néocolonialisme. La situation de l'homme noir s'est à tel point dégradée que notre littérature ne met pas en scène des héros mais des victimes (Mongo, 1997 : P. 65).

Certainement, c'est en vue de soigner et guérir ces plaies béantes de l'Afrique que les auteurs interrogés choquent en usant des mots pour endiguer ces maux. L'écriture de la guerre apparaît comme un mécanisme d'expression du Moi intérieur des auteurs pour mettre en relief l'état d'esprit des victimes. Les troubles psychiques et psychologiques vécus par les victimes lors de ces conflits constituent un appel à la retenue des acteurs. Le roman, « genre illimité par principe et capable de tout dire » (Scarpetta, 1985 : P. 299) constitue un moyen privilégié pour toucher les consciences assoupies des populations. Il est utilisé pour dire la guerre dans ses moindres détails dans l'objectif de la conjurer.

3. Écrire la guerre pour la conjurer

Dans la quatrième de couverture du livre intitulé *ESCALE DANS LE TEMPS Le combat pour la dignité de l'Afrique*, Bernard B. Dadié écrit :

L'Afrique cherche son unité. Cette unité ne résidera pas dans l'agressivité d'une couleur opposée à une autre, ni dans un ressentiment quelconque. Elle n'aurait pas compris la leçon de son essaimage. Bien au contraire, elle doit permettre l'essor d'une culture qui favorise l'épanouissement de l'individu, rompre avec toutes les pratiques entravant les libertés humaines (...) (Abidjan, 2017).

Cette invite du Seigneur des lettres ivoiriennes (*Idem*) vise à attirer l'attention des Africains sur les obstacles et les dangers liés à leur épanouissement. Au nombre des obstacles relevés, même si elle n'y figure pas, on peut, tout de même, citer la guerre qui naît souvent des

ressentiments et des agressions. Ces comportements sont ceux qu'il faut essayer de ranger pour le bien-être social des Africains. Il est clair que dans la vie des hommes, la guerre existera et sera toujours inévitable : « L'homme organisé en société a toujours fait la guerre et en parlera toujours » (Morel, 1989 : P. 10). Mais les hommes, principaux artisans de ces guerres, peuvent comprendre l'ampleur des dégâts et décider d'arrêter pour réfléchir sur l'opportunité de les éviter. C'est sans doute ce que semble exprimer Yves Morel quand il affirme à propos de l'ONU :

L'ONU ne prétend pas prévenir ou supprimer tous les conflits, mais les divers organismes qui dépendent d'elle lui permettent parfois de les éviter, d'atténuer les antagonismes, d'amener les ennemis à un compromis et, si possible, à une existence pacifique. L'ONU encourage les pays à être des artisans de paix et à développer des relations fondées sur le respect et l'amitié (Morel, 2017 : P. 22).

Véronique Tadjo et Ahmadou Kourouma semblent avoir compris qu'il faut écrire sur les guerres qui polluent l'atmosphère africaine pour les conjurer. C'est ce qu'ils font en écrivant sur les guerres libériennes, ivoiriennes et le génocide rwandais. Il est vrai que l'écriture d'un roman relève de la pure fiction mais il n'empêche que cette fiction s'appuie sur la réalité. La réalité, en Afrique, ces dernières décennies, repose sur des guerres à n'en point finir avec leurs cortèges de déboires, d'afflictions et de toutes les formes de misères dont il faut s'en départir pour bâtir un continent prospère. Véronique Tadjo, vers la fin de *L'Ombre d'Imana*, ne dit pas autre chose dans cette déclaration : « Déposer les armes. Laisser les plaies guérir et se cicatriser. Le sang a un goût sucré. Comme des abeilles qui bourdonnent autour d'une ruche de miel, celui qui prend le mal en toute impunité en fera un festin de roi ». (P.130).

Il n'y a pas de meilleure adresse aux lecteurs que celle-ci. Elle sous-entend qu'il est plus que temps de panser les plaies laissées par le génocide car après tout, il faut reconstruire le Rwanda. Autrement, il y a un temps pour faire la guerre et un autre pour faire la paix. Ce qui passe par la lecture accrue et la méditation profonde sur les écrits relatifs à la guerre.

En fait, la lecture des textes sur la guerre permet de mieux comprendre les contours et les entours des conflits en Afrique qui sont pour la plupart des conflits politiques ou d'intérêts. L'on comprendra qu'en pareilles circonstances, seuls les intérêts des uns et des autres comptent et ce au détriment de la vie des hommes qui sont jetés en pâture aux souffrances les plus atroces. Le conflit d'intérêt fait également face

à l'égoïsme dans la mesure où chacun prêche pour sa chapelle. Assouman BAMBA le mentionne clairement dans cet extrait :

L'égoïsme institue une compétition de plus en plus féroce entre les hommes. Chaque homme veut tout pour lui et rien pour les autres. Dans ces conditions, il n'est pas évident que l'être humain puisse accorder spontanément, et de manière constante, plus de valeur aux autres qu'à lui-même (BAMBA, 2015 : P. 76).

Lorsque les hommes comprendront par la méditation que les hommes politiques ne font que se servir d'eux, chacun prendra ses responsabilités et s'occupera de ses oignons. La vie est tellement précieuse que chaque homme devrait la préserver. Telle semble être l'idéologie défendue par Véronique et Ahmadou Kourouma. En écrivant la guerre, les romanciers convoqués visent sa critique dans tous ses compartiments. Une telle posture donne forme à l'assertion selon laquelle « toute critique de l'œuvre est critique de soi-même » (Barthes, 2016 : P. 118). La guerre étant, de ce point de vue, une œuvre humaine, la critiquer, c'est critiquer l'homme et se critiquer soi-même d'autant plus que l'écriture a partie liée avec la communauté humaine.

Conclusion

Au terme de cette étude, il ressort que « La guerre constitue un thème littéraire majeur. Mais au-delà, elle donne lieu à des œuvres qui engagent des prises de position fondamentales sur les valeurs éthiques » (Touret, 2002 : P. 329-330). Les prises de positions de Véronique Tadjou et d'Ahmadou Kourouma sur la guerre ne sont rien d'autre que la sensibilisation sur ses méfaits et ses dangers. De leurs réflexions, il appert que la guerre, malgré ses motivations, n'est toujours pas faite par arranger les hommes eu égard à tout ce qu'elle suscite comme désagréments humanitaires. Ses conséquences constatées sur les trois pays étudiés sont significatives. Du génocide rwandais en passant par les guerres civiles libériennes et ivoiriennes, la guerre demeure un phénomène suicidaire qu'il faut toujours bannir dans la vie des hommes pour assurer le développement des pays africains. Le roman, genre du fourre-tout par excellence, institue un canal sûr par lequel il faut passer pour toucher les consciences belliqueuses. En la matière, Véronique Tadjou et Ahmadou Kourouma semblent avoir réussi d'autant plus que leurs œuvres sur les crises décriées constituent de véritables panacées pour prévenir d'éventuelles crises de même nature et de même genre. Le faisant, ils pensent panser les blessures profondes laissées par ces guerres.

Références bibliographiques

- AARON Paul et al** (2002), *Le Dictionnaire du littéraire*, Paris, PUF.
- BAMBA Assouman** (2015), « La Réconciliation, un choix imposé ? », In *penser la Réconciliation pour panser la Côte d'Ivoire*, Paris, L'Harmattan, (P. 73-90).
- BOA Tiémélé Ramsès** (2003), *L'Ivoirité entre culture et politique*, Paris, L'Harmattan.
- CERQUIGLINI Blanche**, *LE ROMAN D'HIER À DEMAIN* (2012), Paris, Gallimard.
- DADIÉ B. Bernard** (2017), *ESCALE DANS LE TEMPS Le Combat pour la dignité de l'Afrique*, Abidjan, L'ENCRE BLUE.
- EHORA Effoh Clément**, (2012), « Écriture et rhétorique de la violence dans le roman africain Francophone. L'exemple de *L'Ombre d'Imana* de Véronique Tadjo », *Éthiopique n°88*.
- Littérature, philosophie et art*.1^{er} semestre 2012, Espaces publics, crises et mutations, (P. 76-93).
- HUANNOU Adrien** (1989), *La Question des littératures nationales en Afrique noire*, Abidjan, CEDA.
- HYTIER D. Adrienne** (1989), *La Guerre*, Paris, Bordas.
- JÉRÔME Roger** (2016), *La Critique littéraire*, Paris, Armand Colin, 3^e édition.
- KOUAKOU Jean-Marie** (2015), *Penser la réconciliation pour panser la Côte d'Ivoire*, Paris, L'Harmattan.
- KOUROUMA Ahmadou** (2000), *Allah n'est pas obligé*, Paris, Seuil.
- KOUROUMA Ahmadou** (2004), *Quand on refuse on dit non*, Paris, Seuil.
- LACROIX Tonnet Éliane** (1993), *La littérature française de l'entre-deux-guerres 1919-1939*, Paris, Nathan.
- MONGO Pabé** (1997), *Lumières africaines, nouveaux propos sur la littérature et le cinéma africains*, New Orléans, University of the South.
- MOREL Yves** (2017), « L'humanité peut-elle réglementer la guerre ? », *Débats courriers d'Afrique*, N°44 avril 2017 (P.17-22).
- SACERPETTA Guy** (1985), *L'Impureté*, Grasset.
- TADJO Véronique** (2008), *L'Ombre d'Imana*, Abidjan, Edilis.